

Texte de Daniel COUTIER né à Rongy le 21 janvier 1924 et décédé à Tournai le 10 mai 2011

Texte transmis par l'auteur en 2005

Mes chers amis

J'ai longuement réfléchi avant d'oser venir à cette réunion. Tous les soirs, des traces familières ont motivé ces attendissements. J'ai peu souffert, puis, soudain à l'insistance de plusieurs d'entre vous, j'ai acquiescé, j'ai accepté de fêter cet anniversaire comme d'habitude. J'ont fait devant moi, comme d'habitude le célébreront lorsque l'heure de l'adieu sera donnée. Votre cadeau méritait d'être associé à un petit présent. C'est pourquoi j'ai rédigé ce papier.

L'entrée en matière vous surprendra sûrement. Boris est un homme célèbre s'étendant à York, pas de Moscou. Né à la fin de la guerre en Sibérie, réhabilité par la suite, le plus part du temps à l'étranger ou dans, il remplace l'empire russe par l'URSS actuelle dont il devient le chef. Son nom s'écrit simplement.

Écoutez ces paroles pour vous dire que la personne qui vous parle a vécu à haut le ciel. La pour s'ajouter au nombre de héros dans un petit pays nommé Belgique. Contrairement à cet illustre personnage, j'en ai été plus humble, plus modeste mais mouvementé surtout. Je ne devrais pas commémorer pour autant et on ne parlera pas de moi dans les livres d'histoire. Cette coïncidence s'appelle j'ai écrit au fait.

Aut dire des efforts, j'étais pauvre et un roi. J'étais, Peter enfant à l'âge d'un an ou deux à un court-circuit de beauté à Antwerp le jour me devenant le plus du canton. Mes parents et surtout les frères vous pouvez examiner au fait, une reproduction du tableau à l'ère qui s'avait dans. D'ailleurs, c'est mon état de fraîcheur actuel.

Devenir séduisant, c'est à mon sens franchir un cap, passer un cap, l'a été aux jeunes années, l'avance du vieux jour. Il n'y a qu'à se soumettre. Il n'est d'ailleurs pas possible d'éluder la perspective sinon d'espérer que tout se passe

A bit

sans trop d'atavisme physique.
 Entrer dans la grande compagnie du 3^{me} âge, c'est égarer
 les yeux enfus. C'est jouer de la faculté de se remémorer
 toutes les parcelles, les multiples objets qui ont orné la
 tranchée de nos révolues. C'est me selon, petit et coler, les
 sabots ou galo-ches aux pieds, portant long bas de laine pa-
 rtiement flaccide par ma grand'mère, la table en suite croix
 à la main figuantant le volé par un d'un menuisier de
 village du Hautain occidental. C'est me souvenir de ces
 artisans d'autrefois qui je formaient ma route quotidienne
 Le sabotier, homme jovial plein de fraîcheur, chez qui nous
 avions fait nos chaussons. Il y avait en, toutes variées, le sabot
 plat et léger de la meunerie, le sabot robuste du fer-
 mier, le sabot mi-ri des plus jeunes. Il y avait même le
 sabot du diable. Toute une communauté de sabots.
 Le maréchal ferrant, personnage plus rude chez qui nous
 nous qu'on nous l'enlève lorsque il ferrait un cheval. Il y
 avait le charbon, près de chez moi, qui a toujours de
 journées, réparait les ossatures, des tombeaux et chariots.
 C'était un homme paisible, le vannier enroulé, de ses
 doigts habiles, il tissait l'osier en objets de toute
 espèce du panier à pigeons au sac à provision. Voici
 un de ces paniers. Certains exemplaires figurent d'ailleurs à
 musée du folklore. Sa forme les aussi, toujours très occupe.
 Il travaillait principalement pour les marbriers, les
 brasseurs leur livrait ces grands fûts dans des que la
 lière artisanale, naturelle et capiteuse murissait
 lentement. Dans une moindre mesure, il approvisionnait
 aussi les

agriculteurs en fûts de toute dimension. C'était le coffeur qui, le samedi
 rasait les faces brisées des ouvriers. Il y avait le bottelier qui façonnait
 les harnais en bois de cuir pour les chevaux. Il était accusé d'ordonner. Le
 tailleur, le jugeur par excellence qui tout le matin, réglait ses engins, en
 faisait d'autres les ouvriers mis à bout habillaient les d'égards.
 Le marchand de pétrole avec sa charronne à bras tirée par un chevreuil
 disposait d'un tonneau et d'une mesure de capacité
 d'un litre. Un c'loche en cuivre qui l'aidait à diriger au long
 passage. A noter que certains de ces fûts de bois se servaient
 de pétrole pour allumer leur foyer lorsque le bois n'était pas assez sec, ce
 qui provoquait parfois des explosions. Il y avait le moulin, dont les grands bras
 dominaient la plaine. Je ne l'ai pas connu. Les Allemands le considéraient
 comme stratégique et l'avaient détruit lors de leur retraite en 1918. Il en
 était de même pour les hautes églises. Seul un léger reste en bord de route rappelle
 encore son emplacement. Il y avait le marchand de pain de lapins qui pas-
 sait régulièrement. Le marchand de mares, terre spéciale que l'on utilisait
 pour couvrir l'âtre le soir. Le feu dormait, un coq de bois, bien appliqué
 le matin et les flammes s'élevaient en soufflant. C'était la parade au
 chauffage continue qui n'était pas. Deux fois de plus. Tous per-
 versaient le bras armé et dans la semaine et vous apportait selon ses souhaits
 un lapin, un lièvre, un faisan, une perdrix capturée au collet. Un animal qui n'
 fallait de sauter ou y fluer, et de leccer son os. Les boulangers, le bœuf
 passaient à domicile. Les romains des Bohémiens faisaient parfois leur appa-
 rition. Leurs roulettes circulaient tirées par de petits ânes ou de longues chevres,
 s'installaient à proximité dans une prairie sous l'œil soupçonneux de la
 gendarmerie. Individus au faciès étrange, à l'accent étranger inhabituel, au
 parler guttural. Ils créaient l'angoisse et les habitants, pensés simples, en
 avaient peur. On leur faisait croire qu'ils étaient des enfants. Les deux armées, bravaient les
 combats. Les mères battaient le rappel de leur progéniture. Nous ne sortions
 plus de nos et nous nous évadions le dimanche la nuit. Ils étaient
 de menus métiers et profesaient leurs services de porte en porte. Ils vivaient
 surtout de rapines. La confiance régnait en matière. Quand ils vedaient

des lieux, et leur, poussait un ouf de soulagement. Souvent j'allais traîner mes
guêtres à Blébois où l'activité du fleuve de la Loire, constituait un pôle d'attrac-
tion pour les jeunes. Les péniches étaient en partance ce jour là malheureusement
empêchant ainsi de voir dans le creux de la vallée et de la Loire, se dresser sur place de
courageusement se faisait à la hauteur de temps en temps un faux pas, provoquant l'in-
viter dans l'escalier. Après tout c'était prévu et il était vite repêché. Les bateaux
étaient de véritables entassements, formidables. Le père donnait l'ordre de départ. La
mer était à la barre. Un long cordage était fixé au mât. A l'air de voir les
enfants, garçons et filles, le corps baigné de soleil, pour faire avancer le
charbon. Le père prenait aussi son tour. C'était la traction humaine. Je reviens
encore cette scène inimaginable. Plus tard la chaudière fut le travail,
puis les tracteurs arrivent et on arrive au moulin à la fois fonctionnant
au mazout. L'ouf empoussièrement de la rivière et disparition des poissons.
Il y avait encore le cordier qui filait le fil de la hampe et le cordage. Les
autres lui achetaient la toute fibre, ficelle, permettant de mettre leur œil
sous tension. Les fermiers avaient besoin de cordes résistantes pour leur
nettoyer. Les bateliers lui commandaient des gros câbles nécessaires au re-
morquage et à l'ancrage de leur maison, flottante. Le métier ouvrait
sans tardement son homme. C'était la réindustrialisation dans les bois où
je m'étais vu devant le tapis d'or du jonquille, avec l'air de gros
bouquet parfumé qui fleurissent bon printemps. Les démanché
m'étaient qu'à demi-fautes, empoisonnés par l'imposition de beau
costume à cause de la messe et des repas obligatoires. L'ouf
industrialisation, ce jour-là de sauter les fossés, de jouer au ballon,
pompes, sport et le beau costume, on aurait pas tenu le coup.
Après la messe, nous dansions les corps volants (dragons) et les d'œuvre sortis
de nos mains. N'importe quel baguette, soit papier à la pivoine, ficelle et colle. Nous
sur la côte d'un fossé, où les admirateurs de balades en hauteur éprouvaient
leur longue queue bête de papier. Nous leur envoyions des diables, morceaux
de papier accrochés à la ficelle que le vent faisait glisser pour rejoindre le
gracieux faneur. Enfin, chose très rare, on avait passé l'air dans le ciel.
A mon retour, j'en faisais part à mes parents en précisant que j'avais vu un

aéroplane, un monoplane, un biplan, voables, uti, liés alors.
L'hiver, c'était aussi l'obscurité qui nous tombait dessus comme
une étoile des cinq heures après-midi. Inutile que l'éclairage public
n'existant pas, et c'était un problème lorsqu'il fallait se déplacer
la nuit. On se devinait plus qu'on ne se voyait. La lampe à
pétrole (ou quinquet) était rare et vendait les soirs possibles. On
ne l'allumait qu'à l'heure du souper, avancée, car on économisait
tout. Quand le gel envahissait la maison, la famille se rassemblait
autour du poêle (nous disions et nous brûlions des galettes, du
menu, du tout venant. Une chaleur reposante occupait la pièce.
Lorsqu'il se faisait tard, l'air en prenait des vents et allait se
coucher. Elle nous quittait, une bougie à la main, préférant
cela au quinquet, juge trop dangereux au cas où elle aurait
trébuché dans l'obscurité. Que dire du téléphone ? Un appareil
pour le village, le téléphone communal. Pour l'utiliser,
s'adresser au bourgmestre. Ceci se passait vers 1930. Lorsqu'il
y avait des mariages, le parcour se faisait à pied, par couples.
On était des diables pour les gens âgés. La veille de l'évène-
ment, les amis du ou de la mariée faisaient honneur, ce qui
consistait en l'éclatement de pétards. Entre deux salves, la
famille les invitait à venir boire un coup. Les sympathisants
dissaient au sommet d'un mât un pantalon du jeune homme.
Ils l'incendiaient ensuite sous les acclamations des badauds ;
le fiancé devait assister à la petite cérémonie. Nous appelions
Béatrice le pantalon. Lors des fêtes, pas de faire part, au mieux
présenté dans la presse. La notice indiquait le trépas, et
aussi les habitants apprenant qu'un des leurs était mort.
Le curé ne commandait, c'était le terme lors d'une
messe à l'âme de Mr X. Un avis était aussi affiché aux
vannes sous le porche. Pour que la nouvelle fut rendue
publique, des prières passaient de porte en porte. Mortes, elle
étaient à pas rapide répétant inlassablement les mêmes

phrase "Je viens pour le déjeûner de M. et L'entrecôte" aura lieu à tel endroit à telle heure. Inutile d'entamer la conversation, elles devaient visiter plusieurs localités. Un café était fixé à la fin de la journée, et les villageois se signaient en passant devant la maison. C'était un simple ou bon et les gens pauvres, énormes écart de chez les autres. Il n'y avait pas de stock de ces objets, le menuisier prouvait les mesures et participait en conséquence. La personne de couleur était transportée de la maison mortuaire à l'église sur un simple trançard recouvert d'un drap noir pour les gens peu fortunés, pour les autres, c'était le cortège tiré par des chevaux.

Jusqu'à dans la mort, il y avait "la différence. On veillait aussi, pratique à présent disparue. On faisait appel aux amis, aux jeunes. Cela m'est arrivé deux fois et c'est été un affront que de refuser. On tenait le corps jusqu'à l'aube en jouant aux cartes à voir basse et surtout on buvait du café fort et on ingurgitant force bistouille avec laquelle les nous intellectuels nous opterions. Une information, le bistouille (mot existé au dictionnaire) est un mélange de café noir et d'eau de vie à 40°. De temps en temps, on allait voir à plusieurs, si tout se passait bien, si il n'avait pas bougé, si il n'avait pas fait la belle. Les ruines restées de ce qui se veillait se faisait en hurlant dans la nuit. On a fait cette obligation, avec un petit mouvement de excuser, moi-même ce qui meurt était suspect et c'est toujours nous nous réconfortons en attendant nos amygdala avec de bistouille. Ence qui on confirme, non nous va, après ma nuit blanche je venais marchant sur des nuages. Mais à propos ce sujet insolite, j'en souviens aussi de la diligence qui, des photos, miroir, ornait la campagne à la ville pour le ramener dans leur, le rata à la fin du jour les mariages avaient se permettait, il lise les autres partaient et se couchaient à 10h après avoir couru 30^{ms} de Km. Il n'était d'ailleurs pas rare de voir des personnes la nuit et les gens faisant halte sur le bas côté des routes. Il y avait aussi des fêtes locales dans chaque hameau, la course aux saes, ...

La partie de jeu de balles, le concours de pinsons, la pêche - la pêche à la bouteille, la cartomancie ou disette de bonne assemblée, le mit de coagne (nous disions arbre à savon) son jeu poche leur généralement engluisé au sommet de laquelle se trouvaient des cadeaux irrisables. Quelques courageux, habillés en costume, renouaient l'escale pour s'approprier des victuailles. Certains retombaient lourdement sur le sol après quelques mètres d'ascension, prouvenant au fait était tout un programme. Dans les estaminets du cabaret, café était réservé à la fille et eut pu paraître snob, le phono-graphie au pavillon, chose était l'ambiance de ses airs masculins distillant de la musique de la belle époque. C'était un fou-fou, la valse bruno, le temps des cerises, le quadrille des 18^{ms} avec ses diverses figures, paete et paysan, la chanson des bleds d'or. Les clients s'protageant, une chape ou un chapeau, l'après du moment. Dans la façade de ces établissements, un panneau de pierre était soigné. Il permettait, aux campagnards de retirer de son travail, d'attacher son cheval avant d'aller s'écher sa soif à l'intérieur. De son, un bal dans une grange, il n'y avait pas de salle, faisait danser jeunes et vieux jusque tard dans la nuit. La sono? quel que volontaires de la fanfare locale. Les instruments? Trompette, piston, tambourin sans oublier le piano à bretelles. Partir une mazurka et une scottish, nous allons baguener, manger des frites, musarder.

Étant considéré comme "intellectuel", mon père était souvent sollicité pour tenir la caisse à l'entrée de la "salle". A la St-Léonore, nous partions en bandes turbulentes, sous la surveillance de bonnaire de notre instituteur. Le but de l'escapade? La pierre Bruehaut que nombre d'entre vous connaissent, ou les grands bois. C'était notre "jeu de société". Au retour nous jouions au boules dans la cour de l'école.

Et c'est évidemment la mise de chacun, c'était de cinq cents mes (nous de-
 siants petit son) et nous nous bagarions l'après-midi, nous perdions la
 parole. Et évidemment que mes parents ne le feraient pas car
 c'était un jeu de hasard. Dans le bâtiment adjacent, les filles
 jouaient du paradis, poussant du bout du pied et d'une jambe,
 un disque de bois qui devait circuler de l'axe en cercle sans
 jamais arrêter sur les lignes intermédiaires. Il y avait aussi le
 billard, le jeu de boules, les cerceaux, etc. Le jogging n'était pas
 en vogue. L'esthétique n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui,
 les habitants n'éprouvaient pas le besoin de combattre une
 bricoche maussante. Occasionnellement, le jeudi après-midi
 qui était alors le corps de la semaine, un rencontre de football
 opposait moy, de l'âge à la localité d'à côté. Les joueurs ne
 manquaient d'ailleurs pas pour participer ce sport dans les
 clottes, les écoles disposaient d'une ardoise sur laquelle ils
 se servaient à l'aide d'une tige, espèce de long crayon, d'ardoise
 de long d'un mur blanc. Ils alignaient les grandes bouteilles
 d'encre noire, frappées par notre maître. À sa demande nous
 cueillions à une certaine époque de petites baies que nous
 trouvions dans les haies. Il fallait macérer et obtenir une
 encre de qualité mais qui parlait à la longue. Voici ce
 qu'il en reste un demi-siècle plus tard. J'ajoute qu'il y
 a fait aussi les plumes "Ballon".

Le vélo de mon père, un engin d'un autre âge pesant une
 bonne dizaine de kgs. L'éclairage était très peu éclairé.
 Pas de dynamo. Des cailloux de barbe sur lesquels de
 l'eau tombait goutte à goutte produisant un gaz sortant
 par un bec. Il suffisait de l'enflammer. Autre cela était qu'il
 la sonnerie. Une grosse poire en caoutchouc sur laquelle le cycliste
 pressait fortement, faisait surcouler les pistons et balayait
 à l'endroit qu'elle ne sonnait. Le cadre, dans son ensemble
 supérieur.

supportait une sacoches contenant toute une infirmerie pour réparer la
 bicyclette sans à dire un litre, n'était pas commode. Les gens allaient du côté de
 pied avec gros souliers à l'eau pour les faire durer plus long temps.

Atteinte à 60 ans, c'est remuer d'anciens souvenirs en symbiose avec la nature
 abondante qui m'entourait. C'était la recherche de la connaissance de la découverte
 de divers usages de passer aux qui jouaient les fonctions. C'était être proche
 de la terre, c'était la palpier. Je connaissais l'air du matin, l'air du midi, l'air du soir,
 la grise. Je n'avais pas les chaumes de l'époque, je trouvais l'air frais, il était
 sur un terrain au déboulé d'un lapin au gîte. Dans les premières, le cheval de trait
 était omniprésent il portait fait à tous les travaux. Il était un ami et j'ai
 de fermiers à mes côtés de son départ. Il portait le traicteur bûcheron, portait
 même courait le remplissage. On était jusqu'à l'automne, j'étais en train de la campagne
 je portais le engrainement des céréales qui l'on coupait. Ensuite, j'étais en train de
 l'été. C'était moi-même. Tout se faisait manuellement. Les bœufs
 respirait haleine, il était fait la pipe de terre cuite. Quand le traicteur de
 la faux était enroulé, il posait la lame sur un poquet et la manœuvrait. Il
 restait des lamelles, il la livrait à l'aide d'une queue qu'on accroche de
 pierre à aiguise. C'était les jantes mises en gobe et l'excision des disques.

Par temps de ces bœufs charriés salomon ment qu'il s'animait à la force
 la précieuse récolte de paille entrainait l'excision sur la base battue du grange, se-
 parant le grain de la paille. Il y avait aussi les bœufs et les chevaux belants.

Souvent je te, non contents au début d'une ombre, le bœuf bœuf que à jamais d'un
 ou l'autre des lignes d'arbres, les menages des bœufs s'activaient. Elles ramas-
 saient la bois morte qui alimentait les fours pour la cuisson du pain. Dans les bœufs
 l'automne, c'était la cueillette matinale des champignons dans les prairies,
 fréquentes par les chèvres. Une véritable course après Louis, Blaise et Laure. C'était
 ma mère qui parvenait à enlever de voir quel délice que de découvrir ces chan-
 terelles ayant poussé en pleine nature. Évidemment, ce sont les d'été, sophisti-
 que l'on trouve en bœuf. En mai, nous chassions le hamster (bœuf). Le soir, je
 trouvais le long des haies, on les happait au vol d'un œil de casquette adroit. La
 grande ^{on en fait} de faire le matin par secouage des haies. Les insectes endormis
 de gringolaient avec un bruit mat. À l'occasion d'un campagnon de protection,

X de l'agriculture nous les camionnés à l'école dans des boîtes à chaussures, que l'on détestait dans un feu à l'heure dans la cour. Aujourd'hui, ce colporteur a pratiquement disparu. Ma localité respirait la quiétude, tout bruyait en temps qu'on venait travailler ce calme. Les gens parlaient peu, pas l'accent bas et ils étaient contents de leur sort. Population essentiellement ouvrière aux occasions calmes, au front ouvert de sueur, aux manches retroussées. J'ai vu un riche voisin qui est mort dans sa villa à Brédelle. Il ignorait ce qu'était la mort et il n'était pas malheureux pour autant. Ma grand-mère me parlait avec naturel de son voyage, par fer à Orléans, le seul déplacement d'enseignement qu'elle ait jamais effectué. Mirait-elle à l'imagination, cette brune personne, qu'un demi-siècle plus tard le petit-fils à qui elle parlait, s'était envolé pour les Amériques, alors que l'aviation en était encore à ses premiers balbutiements ! Mon village était si bon de routes tortueuses mal entretenues, aux pavés déjoints. Les mauvaises herbes y poussaient. Elles étaient bordées par des haies de masonnets coupés dans le même style. Et l'heure respirale, le poème des volets se faisait entendre. Les chaumières presque en même temps fermaient leurs paupières. L'absence d'intimité de ces foyers était alors chose importante. Tout le monde se concentrait bien au chaud, autour du poêle à gros pot-pouffes, avec à la main de plomb. Se couler le à à marches légèrément soulevé, dessinait au plafond un croissant de lumière devant l'écran tombante. Sur la cheminée de bois noir on dessinait un œuf et à son côté de porcelaine, flanqué d'un raftin, débordant de longues allumettes soufées. Et voici un... L'horloge de son grand baluchon venait de la silence. Dans le jardin, jouissant ces demeures on trouvait souvent un vieux puits. Surtout faire de mousse où s'accrochaient quelques orties solitaires, avec son treuil et son long câble au quel un seau était suspendu. Lors que tous puisiez l'eau votre visage venait vous questionner quand vous penchiez la tête. Que de fois cela me m'est-il passé par la tête ! Les ouvriers frontaliers (ils constituaient une minorité) se levaient à 4 heures le matin, repartaient à 9 heures le soir. Il leur restait à pied les six jours de la semaine. Ce n'est que le dimanche

X qu'ils venaient leurs enfants. Ils ne se plaignaient pas, la vie s'était ainsi faite. Ils y étaient habitués et atteignaient un âge avancé. Ils étaient et se lavaient sans le savoir. D'autres préféraient rester absents du lundi au samedi, évitant ainsi les fastidieuses randonnées pédestres. Ils travaillaient dans le bâtiment à Angin, à la quincaillerie de Montagne, à la papeterie de Valenciennes. Le Belge y était très considéré, en plus assidu comparé à son homologue français. Quel était l'ordinaire de ces villageois ? Il était à l'image du cadre dans lequel ils évoluaient. Il y avait les hommes de terre cuite "à l'étouffé", c'est-à-dire sous une cloche d'argile cruite et dans le cas le hareng saur était très apprécié comme accompagnement. C'étaient la bouillie, le ragout, le pâté, la saucisse et le steak le dimanche. On fait peu ou pas de viande noble. Ajouter les produits de patât et légumes ainsi que les fruits et légumes qu'il on récoltait. Ma mère, toute jeune, mangeant une baraque pour la 1^{ère} fois la mordit à plusieurs dents ignorant qu'il y avait une peau à l'extérieur et seif sous toutes ses formes. Il n'était pas rare de souper avec les pieds et les bords chauds, sués de cassonade. La bière de ferme était toujours présente, la margarine était réservée aux occasions modestes. La frite crissante cruite au blanc de bœuf était sur toutes les tables. Chez mes parents j'en mangeais pratiquement chaque jour. Si ma mère avait le mis de lui préparer son plat préféré, mon père était de mauvaise humeur et repus le faisait tomber. Nourriture frugale, existence spartiate. Dans les rues les gendarmes à pied ou à cheval faisaient des rondes. Longes aux ombres actuels de la police. Mon père n'avait contact souvent. Totant enfant j'ai eu de fréquentes maux de dents. Le docteur de

Le dentiste qui n'a fait rien, d'un dentiste, ne réussissait ou marquait ses extractions. Les bruits de la solution, sa mère l'entraîne chez le guérisseur. Nous disions de bon cœur. Il fit une croix sur la poitrine, murmura quelques paroles et dit ce qui est resté chez moi et souche-toi, jamais plus tu ne souffriras, c'est ce qui il fit. A son réveil, elle n'avait plus mal, mais l'œil était rouge de sang. Cette dent disparut morceau par morceau sans plus jamais manifester sa présence. Cette opération s'appelait à passer au secret, et le secret était l'incantation de son père. Quand un enfant avait des convulsions (feu L'Antoine) même scénario. On appelait le secret, du village, il se concentrait, dessinait une croix aux endroits convulsifs, et effectuait une prière. Il demandait de faire un nouveau. L'enfant peu à peu se calmait et la guérison était pratiquement toujours assurée. On ne mandait le médecin que dans les cas extrêmes, et c'était au tout. Mon père tout jeune de casse le bois, joignant la mère le lui remit pendant les moments de la bordée. C'était le seul, le seul, le seul. On pouvait d'ailleurs voir chez elle, dans sa paroi, toute une collection de boîtes métalliques soigneusement étiquetées contenant or, argent, feuilles et quelques autres. Pour ça que ma mère, elle avait de la réflexion, mais elle avait aussi la fleur de la reine des prés, dont elle faisait une infusion efficace en cas de maux de gorge. Mon père, le ouvrier, c'était la classe au gros, le maître ouvrier. Après leur capture, ces gentils petits oiseaux, servaient à la fabrication d'un sirop, incolore, peu sucré, calmant sévère, des tousses. On grand mère, elle possédait, mais j'ai toujours refusé de goûter ce médicament, des la bouche d'autrefois, les épiceux, arrachaient le chocolat, mauvais, le bon qui poliferaient, c'était un problème de son débarras. Les gens en montagne et si chers, ces racines lanchées et abstraites

→ Verso

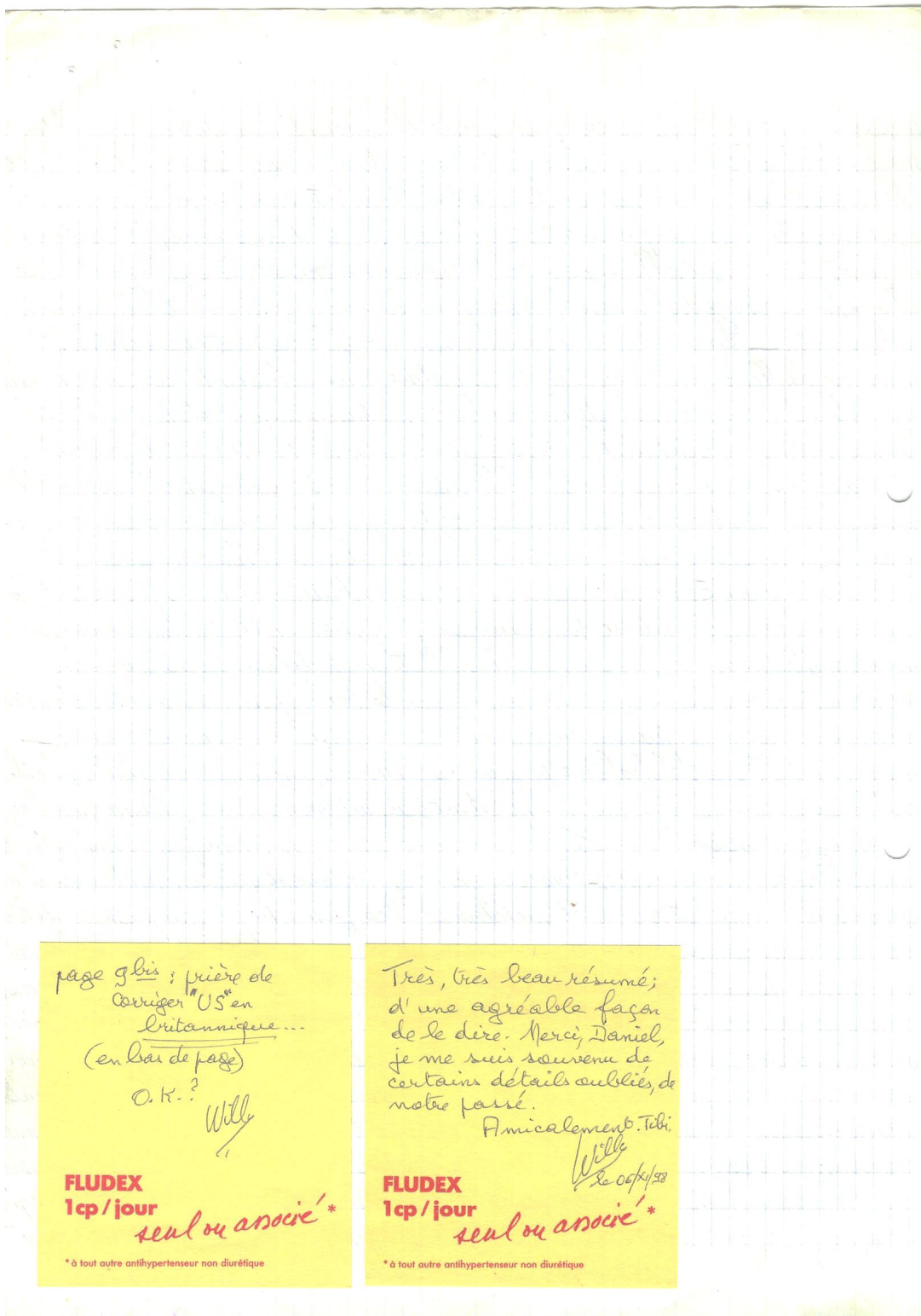
étaient utilisées en brosse. Maintenant, c'est le co-co. Vers 1934, l'électricité fit une timide apparition, mais en 1940, beaucoup de maisons isolées n'étaient pas encore reliées. C'est alors que mon père, sans filaire, acharné, construisit son premier poste de P.S.F. Pendant des mois, tous les soirs, s'étaient consacrés, ce fut d'abord, le poste à galène. Ses voisins et amis seraient nombreux à écouter le concert de Big Boy. Nous étions émerveillés. Puis ce furent les radios à cadre pivotant avec l'adjonction, d'une antenne très haute, un sapin, en l'occurrence planté profondément dans le jardin. De nos jours, nous avons le T.V. couleur, le noir et le blanc étant de classe. Là-bas, ce fut aussi la guerre, vainc et héroïque, la prisonne soviétique de l'occupant durant quatre longues années. Ce fut le rationnement de denrées alimentaires, de plus en plus après au fil du temps. Le régime de l'ersatz. Je pense surtout à l'huile, qui se glanait sur un pouce permette l'augmentation, de la quantité quotidienne. Nous passions les grains au concasseur, lequel séparait la farine du son, ce dernier servait à l'engraissement des lapins et ainsi, rien, n'était perdu. Je vois la basse cour que mes parents entretenaient à l'époque, même un moulin, puis une charrue tout un effort qui nous apportait un excellent produit. Sans peur, ma

→ page 8

mine se serait mélangé aux os en forme de S. Seul le trache me restait. Dans
 notre village fut exterminé par du tondale. Les escarpes en forme de S de
 de grands sacs et s'échappaient à travers champs par une ouverture pratiquée
 dans la haie au fond du jardin. Des limes y portaient couvert avec elle. Plus
 était déposée à la gondalmerie toujours dans les sacs. Elle avait d'autres chats
 à fouetter. C'était pour nous une perte sensible car cela nous privait d'un
 supplément de viande. On refusait à zéro. L'après-midi que le lendemain se re-
 trouvaient devant à l'admission, un lapin, ou un poulet maigre avant d'être
 servi. Mon père cultivait du tabac et l'année dernière. Si le décalage, sa vache
 était réduite. Bien que bénéficiant de la ^{part} d'indemnité de ma mère, je n'étais pas assez
 Les femmes ne portaient des robes toutes la guerre. Il y eut aussi beaucoup de
 de beurre que j'allais quérir chaque semaine chez de petits exploitants.

C'étaient le fromage blanc à gogo, la confiture à peine sucrée, le Goudon,
 strop, respect de viande acheminée par camion. Me disait d'arrêter plus garnis
 saient notre pain fait de miel. Le café moka. De la viande corail, infam. Les
 rage qui nous richifiait, mais on l'arrêtait pas la viande qui pour commencer
 la journée. Un grand de café coiffait une pièce. Nous achetions un cornet de onze
 grains de quoi déguster un bon repas le dimanche. Chaque famille avait droit
 par un des jeunes s'apercevoir sur pied. Nous les attrapions dans la forêt, les déceptions en
 têtes de lit ramenaient nos chiens. Une journée de travail pour moi, pour Michel et
 moi. Le combustible économisait l'éclairage et le chauffage de nous chauffés à
 peu de chose. C'était la "struggle for life". Je me souviens de ces matins où je partais
 par les sentiers prendre le train pour attendre Bourras, lieu de naissance. Dans
 les avions allés avaient les ce de l'air sur la région. C'était chose fréquente et
 l'histoire a vite fait de la phrase en ce langage. Les feuilles mortes étaient partout
 les champs, sur les routes, dans les arbres, accrochées au feu électrique, sur les toits.
 Dans les paparts, on ouverts jonchaient le sol. Me dit-il, on dit, on dit, on dit
 et simple. Fils étaient un lingon, c'est qu'ils étaient des chiens à la France, le
 les ayant chassés jusque chez nous. Ce qui suit est à l'attention du délégué du
 de la vie présente. J'ai moi-même, beau-fils Henry Golbe. Il y avait ce
 petit trou, ce petit lard, bracho tant, qui à cause d'une légèreté côté
 entre l'économie et l'histoire peinait, à essor, soufflait, se trainait, parfor

ceci était le et
 même s'arrêtaient, à cause de la mauvaise qualité du charbon, utilisé. Ce qui
 nous valait souvent une arrivée tardive en classe au grand dam du prof-
 des études qui fulminait, on nous apercevant. Notamment, nos trains sont
 des palais. Structures métalliques glissant silencieusement sur des roues fon-
 dant au millimètre près le rail tout droit, les rails, grands traverses, vitées, sièges
 confortables, chauffage efficace. Souvenez-vous. Les locomotives d'avant guerre
 trainaient un tender, si de sable et nous pouvaient des brûlures qui à coup
 de l'elles, lançaient dans les yeux, toujours affamés. Il y avait les vitres de 1^{er},
 2^{me}, 3^{me} classe. Dans celle dernière s'entassait le tout venant des voyageurs. Les
 confortablement dans chauffage et percevant de toutes leurs jointures. Il était de-
 ordés comme l'indivisibilité picturale à la faire la formation était assurée par un
 porte à glissement. ^{et} d'autres, une copie d'autres faits saillants. Sous le régime
 de Vichy, le ravitaillement de la France était supérieur au nôtre en qualité
 quantités. Il y avait donc possibilité pour les marchandises importées des ports
 et la destination en Belgique. Le dilemme était de choisir leur faire franchir
 à quel l'éclair, gros ruisseau qui de l'ouest la frontière et se jette dans l'océan.
 Au contact de l'eau, ces marchandises se mettaient à hurler refusant d'avancer
 se demandant ce qui leur arrivait. Quelle solution adopter pour éviter
 ce tapage nocturne. Aussi simple que l'œuf de Colomb. Leur conduire
 copieusement le ^{matériau} de confiture avant de traverser tout o-coups
 qui ils étaient à se bécoter les balles, et la franchissaient de silence la
 petite rivière dans le plus profond silence. Une fois sur l'autre, ils
 ils étaient abattus et de pieds dans une maison, toute proche pour
 être ensuite vendus au poids fort aux consommateurs.
 Pour arrêter l'argent de poche que mes parents me donnaient, il
 m'est aussi arrivé à leur insu, de transporter de Belgique en France
 deux ballots de cordes de maïs sonneuse. Chargé comme un baudet de
 montagne (10 kg) je quittais l'entrepôt à l'extrême frontière. Je vais
 à l'or à parcourir un bon kilomètre pour déposer la marchandise
 dans une ferme isolée. J'ai vu que la fille française s'était
 très peu poli de et causait à la mort de la victime, la nôtre était
 de meilleur qu'à l'ité.
 Il y eut aussi Bourras, ville innocente et mortelle.
 Les chapelles de bombes qui tombèrent.



page glis : prière de
corriger "US" en
Britannique ...
(en bas de page)

O.K.?

Willy

FLUDEX
1cp/jour

seul ou associé*

* à tout autre antihypertenseur non diurétique

Très, très beau résumé;
d'une agréable façon
de le dire. Merci, Daniel,
je me suis souvenu de
certains détails oubliés, de
notre parié.

Amicalement. Tohi

Willy
le 06/09/2013

FLUDEX
1cp/jour

seul ou associé*

* à tout autre antihypertenseur non diurétique